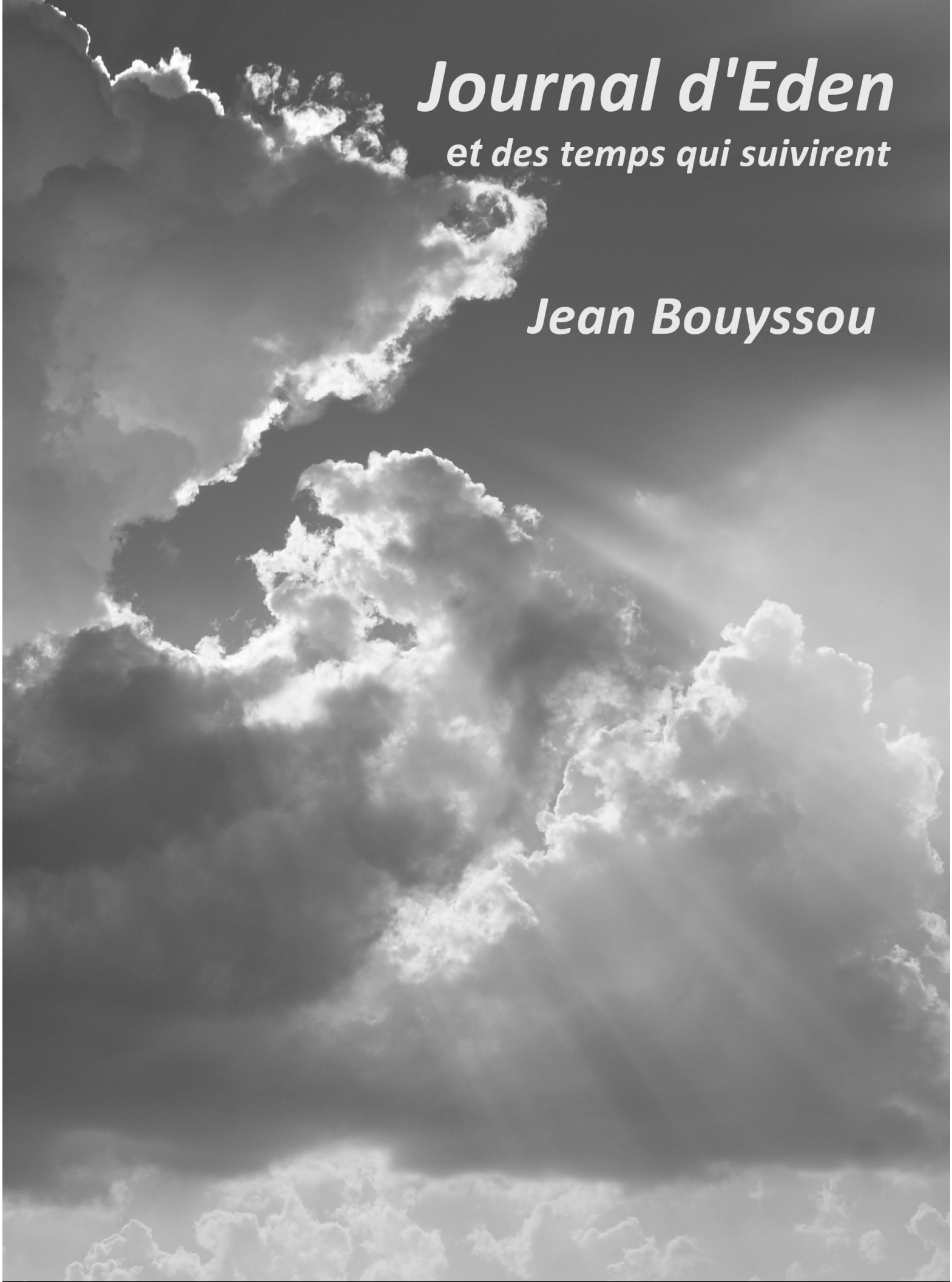


Journal d'Eden

et des temps qui suivirent

Jean Bouyssou

Jean Bouyssou

Journal d'Éden et des temps qui suivirent

© Jean Bouyssou, 2026

ISBN numérique : 979-10-439-2096-7

Librinova

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

« Je suis un homme
et rien de ce qui est humain,
je crois, ne m’est étranger. »
Térence

Je ne peux dire qu'il y eut un début à cette histoire ; au commencement, en effet, le temps n'existait pas.

Peut-être commence-t-elle trois cents mille ans plus tard, quand la densité baissa, que les premiers atomes se formèrent et que la lumière put se propager.

Peut-être faut-il attendre quelques centaines de millions d'années de plus, et la débuter quand les premiers soleils naquirent et avec eux des planètes. Ou faut-il attendre la naissance de la terre, notre planète, celle sur laquelle va se dérouler ce récit, en passant sous silence plus de trois milliards d'années.

Là mon récit s'accélère, cinquante millions d'années suffisent à la naissance de l'eau, à la création d'un continent et d'un océan. D'un océan où quelques centaines de millions d'années plus tard apparut la vie.

Aussitôt apparue, elle se multiplia, se transformant, explorant plus de formes et d'organisations que l'imagination n'en peut concevoir, se spécialisant au fil des générations ou disparaissant de soi-même ou sous la pression de contraintes extérieures.

Dans cette exploration continue, accidentelle ou de circonstance, un jour un primate découvrit la bipédie, libérant ses mains pour l'utilisation d'outils. Encore quelques millions d'années et il prit la parole.

I

Le principal souvenir que j'ai gardé de ce matin-là, quand j'ai ouvert les yeux pour la première fois, concerne la lumière, une lumière que je n'ai jamais retrouvée depuis lors. Celle de ce jour-là combinait la douceur du petit matin lorsque les brumes éparses semblent jouer avec les arbres et les étangs en une iridescence pastelle et humide sans cesse renouvelée, l'extrême précision des veilles d'orages en montagne, lorsque l'œil perçoit d'un seul regard l'ensemble du paysage et chacun des détails qui le composent avec une acuité presque gênante et la sécheresse, voire la cruauté, du plein midi où les objets qui nous entourent, chargés de la force de l'éclairage, semblent nous combattre et nous poussent à baisser les yeux .

J'ai souvent cherché à décrire cette luminosité si particulière, à la saisir en une phrase, en un mot. J'espérais ainsi me doter du pouvoir magique de la rappeler, de la recréer, au moins en mon esprit, et de revivre cet instant à volonté. Je n'ai jamais réussi, et pourtant elle demeure en moi, plus forte mais moins précise qu'un souvenir, une nostalgie, sentiment apaisant et douloureux que j'ai vécu cet instant, que j'ai appartenu au monde tel qu'il était en ce matin-là et tel qu'il ne sera jamais plus.

Dans ce chatoiement doux, le monde semblait propre, neuf ; il invitait à sa découverte. Je me suis levé et j'ai marché droit devant moi.

La nature présentait une luxuriance désordonnée et généreuse. Nul ordre ne semblait avoir présidé à son implantation, nulle organisation et, plus encore, nulle prétention à la rentabilité. Tout n'était que jaillissement spontané, explosion juvénile, souriante de la certitude de plaire, d'être appréciée, de produire un plaisir partagé. Les herbes, les buissons et les feuilles des arbres formaient un camaïeu de verts, du presque jaune au vert le plus sombre, sur lesquels se détachaient les couleurs vives de fleurs odorantes et de fruits appétissants. J'ai goûté nombre de ceux-ci, par plaisir bien plus que par faim, découvert des saveurs nouvelles, joué à les marier.

De-ci de-là, je croisais des animaux. Était-ce un effet de cette lumière ? Tous m'apparaissaient ce matin-là dans l'évidence de leur espèce. Moi qui ai depuis tant de peine à les différencier avec certitude, je les reconnaissais tous, alors, chacun pour ce qu'il était. J'ai ainsi pris plaisir, pendant un long moment à les nommer. J'ai passé du temps à caresser écureuils, lapins, biches et faons, à

laisser les oiseaux venir manger dans ma main et se poser sur mon épaule ou sur ma tête, à nager au milieu des poissons qui emplissaient la rivière. Même des animaux qui désormais me répugnent un peu ou me font peur me paraissaient alors sympathiques. J'ai ainsi laissé un serpent s'enrouler autour de ma jambe puis de mon bras.

Cependant, quel qu'agréable qu'ait été leur proximité, je ressentais un vide au fond de moi, un manque d'une compagnie plus adaptée, plus personnelle et j'avançais toujours plus avant dans l'espoir de la trouver ; sans bien savoir cependant ce que je cherchais.

Tard dans la journée, lassé de la longue marche que j'avais faite, repus des fruits que j'avais mangés, enivré des parfums environnants, je me suis allongé au pied d'un arbre et j'ai fermé les yeux.

À mon réveil, je l'ai trouvée là, assise auprès de moi à m'observer avec curiosité. Sans m'asseoir ni même me redresser, je l'ai observé à mon tour.

Pour la première fois, je me trouvais face à un être vivant que je ne savais nommer. Elle était moi, formée à mon image, semblable à moi et pourtant elle m'apparaissait comme singulièrement autre. Dans sa simple nudité, je croyais percevoir en elle une complexité insoupçonnable, une infinité de facettes étincelantes comme un joyau mais empêchant du même coup de jamais la percevoir en entier. Je comprenais qu'aucun nom ne pourrait jamais la contenir, qu'elle était la vie même et qu'elle devrait porter son nom.

Je me suis redressé ; nous nous sommes relevés, deux et pourtant un, et nous avons continué à nous observer, à nous détailler l'un l'autre, ravis et étonnés, nous emplissant et nous renforçant mutuellement de la stupéfiante identité de notre essence autant que de notre irréductible altérité.

Je ne sais combien de temps dura ce moment. Je sais seulement que grandit en moi le sentiment qu'avec elle j'atteignais à la complétude. Que le vide que j'avais ressenti durant le matin n'avait plus lieu d'être. Elle était moi comme j'étais elle, mais à nous deux nous étions plus que cela. Nous devenions une promesse, la certitude d'un avenir, l'ambition d'un développement. Par notre rencontre, nous acquérions la confiance dans le présent ; de notre union jaillirait la fécondité de l'avenir et l'assurance de le maîtriser.

Finalement elle m'a regardé dans les yeux, comme on ne m'avait jamais regardé auparavant, puis m'a souri en me prenant les mains. J'ai éclaté d'un rire heureux, confiant, enfantin et pourtant grave et nous sommes partis courir dans les bois, jouer et partager nos découvertes.

Le soir tombant, nous avons cherché un endroit confortable pour dormir. Nous choisîmes un lit de mousses fraîches, souples et soyeuses au pied d'un rhododendron aux fleurs mouchetées de pourpre et nous endormîmes l'un près de l'autre, maintenant le contact par des effleurements légers et changeants. Ce fut notre premier jour.

Les jours qui suivirent furent à l'image de celui-ci. Je lui fis partager tout ce que j'avais découvert avant de la connaître. Je lui nommais les animaux et les plantes que j'avais baptisés. Elle approuvait mes choix. Nous parcourions notre univers, et le découvrions bien plus grand qu'il nous avait semblé. À l'espace qui nous environnait s'ajoutait certes la multitude des espèces animales et végétales qui l'emplissait mais également, nous nous en rendîmes compte peu à peu, les dimensions plus importantes encore du langage et de la mémoire. Nous choisîmes ensemble le nom d'espèces que nous rencontrions pour la première fois. Chacune d'entre elles donnait lieu à des discussions passionnées bien qu'accordées. Fallait-il lui donner un nom sobre, permettant de le nommer et de le dire ? Fallait-il le choisir à sa ressemblance, rugueux pour un roc, gracile pour un agnelet ? Fallait-il choisir le nom pour le plaisir de sa sonorité, indépendamment de ce à quoi il s'appliquait ?

Nous découvrions ce faisant le plaisir des mots eux-mêmes ; nous apprenions à les manier, à jouer avec eux, à nous rapprocher grâce à eux. En effet, à compter de ce moment nous avons pu partager non seulement les moments du présent mais également l'ensemble de nos souvenirs. Combien de fois, durant cette période, l'un d'entre nous a-t-il commencé une phrase par « te souviens-tu de… » ? Celle-ci donnait lieu à une abondance de précisions, chacun ajoutant un souvenir, rappelant un détail ou signalant une sensation. Souvent, ces questions nous amenaient à partir à la recherche de l'endroit, de la plante ou de l'animal dont nous parlions. Et plus souvent encore du fruit. J'avais dès mon premier jour pris plaisir à goûter tous les fruits qui se présentaient à moi, et même à les mélanger pour associer leurs saveurs. Ensemble, nous avons développé cette pratique et commencé à prévoir nos repas. Nous ne nous contentions plus toujours des fruits à portée de main mais en cueillions à l'avance sur notre chemin, prévoyant de les marier avec d'autres que nous trouverions plus loin. Il nous est même arrivé à plusieurs reprises de partir chacun de notre côté en chercher certains et de nous retrouver pour les associer. Au plaisir gustatif de ces associations s'ajoutait celui de leur invention ainsi, encore une fois, de la recherche de noms adaptés.

Le fait de donner à chaque chose, à chaque être, à chaque état un nom spécifique eut une conséquence importante. Je m'étais contenté, pour ma part, de nommer les diverses espèces animales. Et, dans un premier temps, elle m'avait suivi dans cette voie. Cependant elle remarqua rapidement que dans chaque espèce, on trouvait un couple. Elle nomma l'un des deux genres mâle et l'autre

femelle et commença aussitôt à passer en revue chacune des espèces pour adapter son nom à chacun des deux genres. L'attention portée ainsi aux animaux nous poussa à constater que tous les animaux avaient des petits, qui grandissaient et devenaient progressivement adultes. Cette découverte fut certes l'occasion d'une nouvelle séance de choix de noms. Séance d'autant plus plaisante qu'elle était entièrement dédiée à exprimer le côté attendrissant et fragile de ces bébés mais ce fut surtout pour nous l'occasion d'une prise de conscience surprenante et presque douloureuse. Nous seuls, parmi toutes les espèces, n'avions pas de descendance. Nous nous interrogeâmes sur les causes de cette singularité ; sans grand succès. En revanche notre regard de l'un sur l'autre changea. Nous prîmes conscience à ce moment seulement que nous aussi étions de genre différent. Nous aussi étions mâle et femelle. Loin de nous enthousiasmer, cette découverte nous plongea tout d'abord dans le désarroi. Nous avions vécu jusqu'à cet instant dans le seul présent, nous contentant d'agrémenter parfois celui-ci de quelques souvenirs. La succession des jours nous apparaissait simplement comme la promesse d'autres jours à vivre, d'autres découvertes à faire, d'autres plaisirs à connaître. La comparaison que nous étions obligés de faire avec les autres espèces nous força à nous interroger sur notre avenir. Cette reproduction apparemment nécessaire, signifiait-elle que nous ne pouvions continuer à vivre ainsi ? Quels changements pouvaient donc se produire ? Qu'impliqueraient-ils pour nous ?

Cette inquiétude nous poussa à nous rapprocher l'un de l'autre. Sans vraiment le savoir et sans aucunement nous le dire, nous cherchions auprès de l'autre un réconfort et une confiance en l'avenir dont nous n'avions pas eu besoin jusqu'alors. Parallèlement, je commençais à la regarder d'une autre façon ; je découvrais en elle une beauté que je n'avais pas vue jusqu'à présent, tout occupé que j'étais de nos découvertes et de nos jeux. La différence de nos corps commença à me sembler source de rencontre. La vue du sien se mit à éveiller des sensations nouvelles en moi, me poussant à me rapprocher d'elle, à la toucher, provoquant une tension vers elle, tension délicieuse autant que douloureuse.

Un jour nous nous retrouvâmes près du bosquet où nous avions passé notre première nuit. Les souvenirs de notre rencontre, de notre première nuit côte à côte, du sentiment que j'avais éprouvé qu'elle était moi tout autant que j'étais elle montèrent en moi et se combinèrent au désir que j'éprouvais de son corps. Je la pris par le poignet, la fit tourner face à moi